

UNE HISTOIRE DE CREME A LA GLACE
EN QUATRE TABLEAUX



I

L'Italien—Reste ici à manger de la crème pendant que je vais aller prendre un coup en dedans.

DERNIÈRE LETTRE

(Pour le SAMEDI)

Nous n'avons eu, ma toute belle,
Aucune déception cruelle
Dans notre amour ; j'haine,
Nous nous quittions tous deux sans
Après nous être aimés à peine
Pendant un jour.

Croyez-vous qu'il conviendrait mieux
De dire, les larmes aux yeux,
Pleins de tristesse,
Les regrets, les mots aigres-doux
Que le bel usage chez nous
Veuillez qu'on s'adresse ?

St-Hyacinthe, le 4 aout 1896.

Je vous vois, à cette pensée,
Sourire, et peut être agacée,
Dire : "A quoi bon ?"
"Le mieux est, je crois, de se taire."
— Comme autrefois, vous avez, chère,
Encor raison ! —

Ainsi, point de mots superflus ;
L'amant est mort : n'en parlons plus,
Et, d'un ton grave,
Récitons, sur ce trépassé,
Le "requiescat in pace :"
Il tombe en brave !

GASTON DAMOUR.

AUTOUR D'UNE TACHE D'ENCRE

C'est une histoire très simple, très banale, à peine même une histoire, qui s'est déroulée un jour au cœur d'une tache d'encre.

J'avais vingt quatre ans, j'étais doué, paraît-il, d'un physique agréable, au fond ni mieux ni pire qu'un autre, et me trouvais, pour le moment, passionnément épris de Laurence, actrice de troisième ordre, qui à la ville comme à la scène jouait les grandes coquetteries.

Qui n'a pas eu une Laurence dans sa vie ?

Un jour, jour néfaste, une discussion éclata entre nous, et..., la belle me mit à la porte sans autre forme de procès.

Le cœur navré, je ne voulus cependant rien laisser paraître de mon énervement, et appelant toute ma fierté à mon aide, je parvins à feindre un calme parfait ; afin même de simuler une plus entière indifférence, je résolus de m'éloigner quelques temps de Paris. C'est alors que je songeai à la maison de ma grand'mère où depuis bien longtemps ma chambre était prête et m'attendait. Je comptais beaucoup sur ce départ pour ramener Laurence à d'autres sentiments, et j'étais bien persuadé que je recevrais après deux ou trois jours d'absence une petite lettre parfumée qui me dirait : "Reviens !"

Je n'avais prévenu personne de mon arrivée, et ce fut à l'improviste que je tombai un soir dans la vieille maison patriarcale où tous les membres de ma famille se trouvaient justement réunis.

Je vous laisse à penser quelle surprise, quelle joie !

Ma grand'mère, mes tantes, les vieux domestiques, même mes cousines (dont la plus jeune marchait à quatre pattes, et dont l'aînée, Yvonne, portait encore des robes courtes quelques mois auparavant) tout agitées et affolées, s'empressaient à qui mieux mieux autour de moi.

C'était à qui me parierait, à qui me gâterait, à qui m'entourerait ; ah ! vraiment, si je n'avais pas laissé une Laurence derrière moi, tout cela aurait été charmant...

Pendant les premiers jours, les délices de l'oisiveté campagnarde me parurent avoir une certaine douceur, mais au fond j'étais impatient et nerveux.

Je m'étais fait expédier mon courrier de Paris : des lettres, des journaux de toutes sortes n'arriverent, et le billet attendu ne s'y trouvait pas !

Les jours passèrent sans rien amener. Décidément Laurence toudait bien et il était à craindre qu'elle ne s'obstinât dans notre brouille sans vouloir chercher à y mettre un terme.

Au bout de quinze jours, je n'y tins plus ; elle ne me rappelait pas : que faire ?

Je fus lâche ? Je voulus implorer mon pardon, moi qu'elle avait offensé, et aussitôt cette décision prise je m'enfermai dans ma chambre pour lui écrire.

Que lui ai je dit dans cette lettre ? Oh ! mon Dieu, tout ce qu'une tête jeune et folle comme la mienne pouvait penser : mon désespoir, mon amour, mes regrets, excuses, promesses, sermons, tout cela courait d'un seuil jet sous ma plume enfiévrée, et ce fut seulement à la dernière page que je songeai à m'arrêter.

D'une main ferme, je lançai ma signature, quand, ô malheur ! voilà que cette pauvre plume agitée de tant d'émotions éprouve une légère secousse à la fin du paragraphe et étaie sur le papier blanc une large tache d'encre !

Je ne pouvais songer à envoyer cette amoureuse épître ainsi illustrée d'un pâté.

Que faire ?

Je n'avais qu'à recommencer ma lettre, n'est-ce pas ? Eh bien, au lieu de cette idée si simple je ne sais quelle pensée me vint à l'esprit, mais je résolus tout bonnement d'effacer la tache d'encre.

Ne trouvant sur ma table aucun ustensile nécessaire à cette opération, je pensai à en emprunter à mes cousines, — les petites filles soigneuses sont toujours bien montées sous ce rapport, — et enflant la voix :

— Yvonne ! appelaï je.

Ma porte s'entrouvrit et la tête de ma cousine parut dans l'entre-bailement.

— As-tu une gomme, un canif, quelque chose enfin pour enlever un pâté ?

Elle courut jusqu'à sa chambre et reparut une minute après, portant une provision de grattoirs, couteaux, papier buvard.

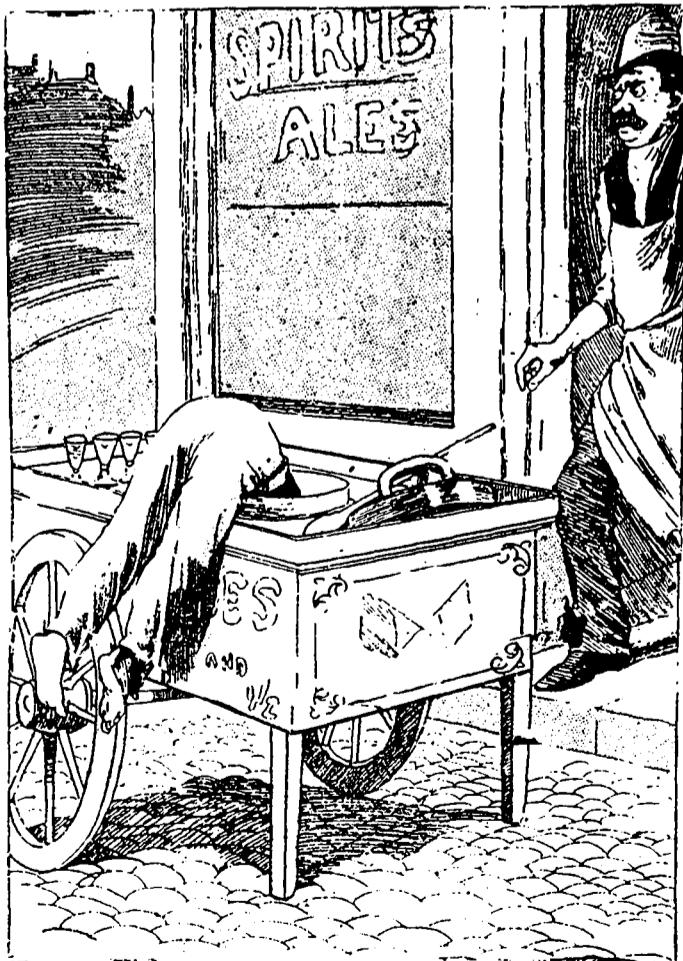
Elle posa le tout sur ma table et jetant un coup d'œil furtif sur la tache d'encre :

— Mor cousin, dit-elle moitié sérieuse, moitié moqueuse, vous allez faire des bêtises.

— Ah ! vraiment, répondis je en riant, est-ce donc si difficile d'enlever un pâté !

— Il y a tache et tache ; la vôtre est déjà à moitié échée et demande.

UNE HISTOIRE DE CREME A LA GLACE—Suite



II

Le petit gamin profitant de la permission, se mit consciencieusement à manger de la crème.